

## VI

### RETOUR EN FRANCE

Il y avait déjà bien des jours, bien des semaines, bien des mois même, que nous remettions notre départ pour la France. Saint-Pétersbourg avait été pour notre courage une sorte de Capoue gelée où nous nous étions amolli dans les délices d'une vie charmante, et il nous en coûtait, nous l'avouons sans honte, d'aller reprendre à Paris le collier du feuilleton, qui nous meurtrit les épaules depuis si longtemps. A l'attrait si grand pour nous des choses nouvelles, se joignait celui des relations les plus agréables. On nous avait choyé, fêté, gâté, aimé même, nous avons la fatuité de le croire, et tout cela ne se quitte pas sans regret. La vie russe nous enveloppait, suave, caressante, flatteuse, et nous avions peine à déposer cette moelleuse pelisse. Cependant on ne peut pas toujours rester à

Saint-Pétersbourg. Des lettres de France nous arrivaient chaque fois plus pressantes, et le grand jour fut irrévocablement fixé.

Nous avons dit que nous faisons partie de la société des *Vendrediens*, jeunes artistes qui se réunissaient chaque vendredi, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et passaient la soirée à dessiner, à peindre à l'aquarelle, à laver à la sépia des compositions improvisées que vendait Behgrow, le Susse de l'endroit, et dont le produit venait aider quelque camarade à court de ressources. Vers minuit, un joyeux souper terminait la séance de travail; on enlevait les crayons, les pinceaux, les pastels, et l'on attaquait le macaroni classique fait par un *Romain*, le salmis de gelinottes ou quelque grand poisson pêché dans la Néva, à travers les trous de la glace. Le souper était plus ou moins somptueux, selon l'état de la bourse du *Vendredien* qui hébergeait le cénacle ce soir-là. Mais qu'il fût arrosé de vin de Bordeaux, de vin de Champagne, ou simplement de bière anglaise ou même de kwas, il n'en était pas moins gai, cordial et fraternel. Les histoires saugrenues, les charges d'atelier, les folies amusantes, les paradoxes inattendus, y éclataient comme des fusées de feu d'artifice. Puis l'on revenait par groupes,

suivant les convenances du quartier, poursuivant l'entretien à travers les rues silencieuses, désertées, blanches de neige, où l'on n'entendait d'autre bruit que nos éclats de rire, le hurlement de quelque chien réveillé à notre passage, et le bâton ferré des gardes de nuit traînant sur le trottoir.

Le vendredi, veille de notre départ, amenait précisément notre tour de traiter la troupe, et toute la bande se réunit au grand complet dans notre logis, situé rue de la Morskaïa. Vu la solennité de la circonstance, Imbert, officier de bouche célèbre à Saint-Pétersbourg, et appartenant à la maison de l'Empereur, voulut bien rédiger le menu du souper, en surveiller l'exécution, et daigna même y mettre la main en préparant un chaud-froid de perdrix dont nous n'avons retrouvé le pareil sur aucune table. Imbert nous estimait pour un *risotto* exécuté par nous en sa présence, d'après la plus pure recette milanaise, à la suite d'une conversation sur les cuisines exotiques; il l'avait déclaré exquis et ne nous considérait plus comme un *bourgeois*; en dehors de notre littérature, nous étions pour lui un *artiste*. Jamais approbation ne nous flatta davantage, et il avait fait ce chaud-froid pour un palais qu'il jugeait digne appréciateur de son mérite.

Comme d'habitude, la soirée commença par le travail; chacun se mit à son pupitre préparé d'avance sous l'abat-jour d'une lampe. Mais l'ouvrage n'avancait guère, on était préoccupé; la conversation suspendait les pinceaux, et le bistre ou l'encre de Chine séchait parfois dans le godet entre une touche et l'autre. Pendant près de sept mois, nous avons vécu en bon compagnon parmi ces jeunes gens spirituels, sympathiques, amoureux du beau et pleins d'idées généreuses. Nous allions partir. Quand on se quitte, qui sait si jamais l'on se reverra? surtout lorsqu'une grande distance vous sépare, et que vos existences, qui se sont mêlées pendant quelque temps, vont reprendre leur cours ordinaire. Une certaine mélancolie planait donc sur les *Vendrediens*, et l'annonce du souper vint la dissiper fort à propos. Les toasts portés à notre heureux voyage ranimèrent la gaieté éteinte, et le coup de l'étrier fut bu si longtemps qu'on résolut de rester jusqu'au jour et de nous accompagner en masse au chemin de fer.

La saison s'avancait; la grande débâcle de la Néva avait eu lieu, et seuls, quelques glaçons retardataires descendaient le courant et allaient se fondre dans le golfe attiédi et désormais libre à la

navigation. Les toits avaient perdu leur couverture d'hermine, et dans les rues, la neige, changée en noire bouillie, faisait à chaque pas des flaques et des bourbiers. Les dégâts de l'hiver, masqués longtemps par la blanche couche, apparaissaient à nu. Les pavés étaient disjoints, les chaussées rompues, et nos droschkys, durement cahotés de fondrière en fondrière, nous donnaient de terribles coups dans les reins et nous faisaient sauter comme des pois sur un tambour, car le mauvais état des routes n'empêche nullement les isvoschtchiks d'aller comme si le diable les emportait : pourvu que les deux petites roues les suivent, ils sont contents et ne s'inquiètent guère du voyageur.

On arriva bientôt à la station du chemin de fer, et là, trouvant que la séparation venait trop vite, toute la bande monta en wagon et voulut nous accompagner jusqu'à Pskov, où s'arrêtait alors la ligne ferrée ébauchée seulement. Cet usage de faire ainsi la conduite aux parents ou aux amis qui partent nous semble particulier à la Russie, et nous trouvons cette habitude touchante. L'amertume du départ en est adoucie; et la solitude ne succède pas brusquement aux embrassades et aux poignées de mains.

A Pskov cependant il fallut bien se quitter. Les *Vendrediens* rétrogradèrent vers Saint-Pétersbourg par le retour du train; c'était le départ définitif, et le vrai voyage allait commencer.

Nous ne revenions pas seul en France; nous avions pour compagnon de route un jeune homme qui demeurait dans la même maison que nous à Saint-Pétersbourg, et avec lequel nous nous étions bien vite lié d'amitié. Quoique Français, il savait, chose rare, presque toutes les langues du Nord : l'allemand, le suédois, le polonais et le russe, qu'il parlait comme sa langue maternelle; il avait fait de fréquents voyages en Russie, dans toutes les directions, sur tous les véhicules et par toutes les températures. En voyage, il était d'une sobriété admirable, savait se passer de tout, et offrait une résistance étonnante à la fatigue, bien qu'il fût d'une nature délicate en apparence et habitué à la vie la plus confortable. Sans lui, nous n'aurions pu accomplir notre retour à cette époque de l'année et par des chemins si difficiles.

Notre premier soin fut de chercher dans Pskov une voiture à louer ou à vendre, et, après bien des allées et venues, nous ne trouvâmes qu'une espèce de droschky assez délabré, et dont les res-

sorts ne nous inspiraient pas grande confiance. Nous l'achetâmes, mais à cette condition que s'il se rompait avant d'avoir fait quarante verstes, le vendeur le reprendrait moyennant une légère indemnité pour le dégât. Ce fut notre prudent ami qui eut l'idée de cette clause, et bien nous en prit, comme on va le voir.

On attachâ nos malles à l'arrière du frêle véhicule; nous nous assimes sur l'étroit strapontin, et le cocher lança son attelage au galop. C'était bien, pour courir les routes, la plus horrible saison de l'année; le chemin n'était qu'une chaussée de fange, relativement un peu plus tassée, au milieu d'un vaste marécage de boue liquide. A droite, à gauche et en avant, la perspective se composait d'un ciel barbouillé de gris sale, posant sur un horizon de terrains noirs et détremés; à peine, de loin en loin, quelques chevelures ébouriffées et roussâtres de bouleaux à demi submergés, un miroitement de flaques d'eau, et des isbas en rondins retenant encore sur leurs toits quelques lèches de neige semblables à des lambeaux de papier mal arraché. A travers la fausse tiédeur de la température, passaient, aux approches du soir, des souffles d'une bise assez aigre qui nous faisait frissonner sous nos fourrures. Le vent ne se

réchauffait pas à glisser sur cette purée de neige et de glace; des bandes de corbeaux punctuaient le ciel de leurs virgules noires, et se dirigeaient, en croassant, vers leur domicile nocturne. Ce n'était pas autrement gai, et, sans la conversation de notre camarade, qui nous racontait un de ses voyages en Suède, nous serions tombé en mélancolie.

Des chariots de moujiks, portant du bois, suivaien la chaussée, trainés par de petits chevaux crottés comme des barbets et faisant voler autour d'eux un déluge de boue; mais en entendant les sonnettes de notre attelage, ils se rangeaient respectueusement et nous laissaient passer. Un de ces moujiks eut même l'honnêteté de courir après nous pour nous rapporter une de nos malles qui s'était détachée, et dont nous n'avions pas entendu la chute au milieu du bruit de nos roues.

La nuit était presque tombée, et nous n'étions plus très-éloignés de la maison de poste; nos chevaux allaient comme le vent, excités par le voisinage de l'écurie; le pauvre droschky sautait sur ses ressorts énervés, et suivait en diagonale l'attelage effréné, les roues ne pouvant pas tourner assez vite à travers l'épaisseur de la boue. La rencontre d'une pierre lui donna un choc si violent que

nous manquâmes être jetés dehors en plein bournier. Un des ressorts s'était brisé, l'avant-train ne tenait plus. Notre cocher descendit, et avec un bout de corde raccommoda tant bien que mal le véhicule fracassé, en sorte que nous pûmes, clopin clopant, arriver jusqu'au relai. Le droschky n'avait pas duré quinze verstes. Il ne fallait pas penser à continuer le voyage sur un pareil sabot. Il n'y avait dans la cour de la maison de poste d'autres voitures disponibles que des télégas, et il nous fallait franchir cinq cents verstes pour atteindre la frontière.

Pour bien faire comprendre l'horreur de la situation, une petite description de la téléga est nécessaire. Ce véhicule, éminemment primitif, se compose de deux planches placées en long sur deux essieux où s'emmanchent quatre roues. D'étroites ridelles bordent les planches. Une double corde, garnie d'une peau de mouton, s'attache aux ridelles, et forme une sorte d'escarpolette servant de siège au voyageur. Le postillon se tient debout sur une traverse en bois, ou s'assoit sur une planchette. Les malles sont entassées par derrière. On accroche à cette machine cinq petits chevaux dont les fiacres ne voudraient pas, tant ils ont piteuse mine au repos, et que les meilleurs

chevaux de course auraient de la peine à suivre quand ils sont lancés. Ce n'est pas un moyen de transport à l'usage des sybarites, mais on va un train d'enfer, et la téléga est la seule voiture qui puisse résister aux routes effrontrées par le dégel.

Nous tinmes conseil dans la cour. Mon compagnon me dit : « Attendez-moi. Je vais pousser jusqu'au premier relai, et je reviendrai vous prendre avec une voiture... si j'en trouve.

— Pourquoi cela ? lui répondis-je, assez étonné de la proposition.

— C'est que, répliqua mon ami, dissimulant un sourire, j'ai déjà entrepris bien des voyages en téléga avec des camarades qui semblaient courageux et robustes. Ils grimpaient fièrement sur la sellette, et, pendant la première heure, se bornaient à quelques grimaces, à quelques contorsions aussitôt réprimées ; puis bientôt, les reins cassés, les genoux endoloris, les entrailles arrachées, la cervelle sautant dans le crâne comme une noix sèche dans sa coque, ils commençaient à maugréer, à geindre, à se lamenter, à me dire des injures. Quelques-uns même pleuraient, et me priaient de les mettre à terre ou de les jeter dans un fossé, aimant mieux mourir de faim ou de froid sur place, être mangés des loups, que de su-

bir plus longtemps un pareil supplice. Personne n'a dépassé quarante verstes.

— Vous avez trop mauvaise opinion de moi. Je ne suis pas un voyageur douillet. Les galères de Cordoue, dont le fond est un filet en sparterie; les tartanes de Valence, semblables à des boîtes où l'on roule des billes pour les arrondir, ne m'ont pas arraché un gémissment. J'ai couru la poste en charrette, me tenant des pieds et des mains aux ridelles. La téléga n'a rien qui me puisse étonner. Si je me plains, vous me répondrez comme Guatimozin à son compagnon de gril : « Et moi, suis-je sur des roses ? »

Cette fière réponse parut le convaincre. On mit des chevaux à une téléga, où on entassa nos malles, et nous voilà partis.

Et le diner? allez-vous me dire; le souper du vendredi doit être digéré maintenant, et un voyageur consciencieux doit à ses lecteurs le menu du moindre repas fait en route. Nous n'avons pris qu'un verre de thé et une mince tartine de pain bis; car lorsqu'on fait une de ces courses extravagantes, il ne faut pas manger, non plus que les postillons quand ils courent la poste à franc étrier.

Nous ne voudrions pas développer ce paradoxe,

que la téléga est la plus douce des voitures. Cependant il nous sembla plus supportable que nous ne le pensions, et nous nous maintenions sans trop de peine sur la corde horizontale, un peu adoucie par la peau de mouton.

Avec la nuit, le vent était devenu froid; le ciel s'était débarbouillé de ses vapeurs, et les étoiles brillaient, larges et claires, dans le bleu sombre, comme lorsque le temps tourne à la gelée.

Il y a dans les dégels de ces reprises de froid. L'hiver septentrional a de la peine à remonter vers le pôle, et il revient parfois jeter des poignées de neige au nez du printemps. Vers minuit, la boue avait déjà durci, les flaques d'eau étaient prises, et les tas de fange pétrifiée faisait sauter plus durement encore la téléga.

Nous arrivâmes à la maison de poste, reconnaissable par sa façade blanche et son portique à colonnes. Tous ces relais sont pareils, et bâtis, d'un bout à l'autre de l'Empire, sur un modèle d'ordonnance. On nous enleva de notre téléga avec nos paquets, et on nous mit sur une autre qui repartit à l'instant même. Nous allions ventre à terre, et les vagues objets entrevus dans l'ombre fuyaient en désordre de chaque côté du chemin comme une armée en déroute. Il semblait qu'un

ennemi inconnu poursuivît ces fantômes. Les hallucinations de la nuit commençaient à troubler nos yeux pleins de sommeil, et le rêve, malgré nous, se mêlait à la pensée. Nous ne nous étions pas couché la veille, et l'impérieux besoin de dormir faisait flotter notre tête d'une épaule à l'autre. Notre compagnon nous fit asseoir dans le fond de la voiture, et nous serra les tempes entre ses genoux pour nous empêcher de nous briser le crâne contre les ridelles. Les soubresauts les plus violents de la téléga, qui, parfois, aux endroits sablonneux ou tourbeux de la route, passait sur des rondins posés en travers, ne nous réveillaient pas, mais faisaient dévier le dessin de notre rêve comme celui d'un artiste à qui l'on pousse le coude pendant qu'il travaille : la figure commencée en profil d'ange se terminait en mascarón de diabolín.

Ce sommeil dura à peu près trois quarts d'heure, et nous nous réveillâmes reposés et gaillards comme si nous avions dormi dans notre lit.

C'est un plaisir enivrant que la vitesse. Quelle joie de passer comme un tourbillon, dans un tintamarre de grelots et de roues, au milieu du vaste silence nocturne, lorsque tous les hommes reposent, n'étant vu que par les étoiles, qui clignent

leurs yeux d'or et semblent vous montrer la route ! Le sentiment d'agir, de marcher, de s'avancer vers un but pendant ces heures perdues d'ordinaire, vous inspire un orgueil bizarre : on s'admire, et l'on méprise un peu les philistins qui ronflent sous leurs couvertures.

Au relai suivant, même cérémonie : entrée pleine de *fantasia* dans la cour et transvasement rapide de nos personnes d'une téléga à l'autre.

« Eh bien ! dis-je à mon camarade, quand nous fûmes sortis de la maison de poste et que le postillon eut lancé à toute bride ses chevaux sur la route, je n'ai pas encore demandé grâce, et voilà cependant pas mal de verstes que la téléga nous secoue. Mes bras tiennent à mes épaules, mes jambes ne sont pas désarticulées, et mon épine dorsale soutient toujours ma tête.

— Je ne vous savais pas si aguerri. Maintenant le plus fort est fait, et je crois que je ne serai pas obligé de vous déposer au bord du chemin, avec un mouchoir au bout d'une perche, pour vous signaler à la pitié des berlines ou des chaises de poste qui viendraient à passer dans ces parages déserts. Mais puisque vous avez dormi, à votre tour de veiller ; je vais fermer les yeux quelques minutes. N'oubliez pas, pour maintenir la vitesse,

de donner de temps en temps un coup de poing dans le dos au moujik, qui le rendra à coups de lanière à ses chevaux. Appelez-le aussi « dourak » en faisant la grosse voix ; cela ne peut pas nuire. »

Nous nous acquittâmes consciencieusement de la tâche qui nous était imposée ; mais disons tout de suite, pour nous laver, aux yeux des philanthropes, du reproche de barbarie, que le moujik était vêtu d'une épaisse touloupe en peau de mouton dont la fourrure amortissait tout choc extérieur. Notre coup de poing s'adressait à un matelas.

Quand le jour parut, nous vîmes avec surprise qu'il était tombé de la neige pendant la nuit sur le pays que nous allions parcourir. Rien n'était plus triste que cette neige, dont la couche mince ne couvrait qu'à demi, comme un linceul troué, les laideurs et les misères du sol détrem pé par un récent dégel. Sur le penchant des terrains inclinés où ses étroites lames montaient et descendaient, elle ressemblait vaguement aux colonnes des tombeaux turcs, dans le cimetière d'Eyoub ou de Scutari, que l'affaissement de la terre a fait choir et pencher avec des attitudes bizarres.

Au bout de quelque temps, la bise commença à rouler en tourbillons une espèce de neige fine,

menue, pulvérisée, semblable à du grésil, qui nous piquait les yeux et criblait de cent mille aiguilles glacées la portion de notre masque que le besoin de respirer nous forçait de laisser découverte. On ne saurait imaginer rien de plus désagréable que cette impatientante petite torture, qu'augmentait encore la vitesse de la télégacourant contre le vent. Notre moustache fut bientôt constellée de perles blanches et hérissée de stalactites entre lesquelles notre haleine passait vaporeuse et bleuâtre comme une fumée de pipe. Nous nous sentions gelé jusqu'à la moelle des os, car le froid humide est plus désagréable que le froid sec, et nous éprouvions ce malaise de l'aurore connu des voyageurs et des coureurs d'aventures nocturnes. Quelque franc compagnon qu'on soit, la télégacourant, pour se reposer, ne vaut pas un hamac, ou même ce canapé de cuir vert qu'on trouve partout en Russie.

Un verre de thé bien chaud et un cigare avalé et fumé au relai pendant qu'on attelait les chevaux, nous remirent dans notre assiette, et nous continuâmes vaillamment notre route, enorgueilli par les compliments de notre camarade, qui, disait-il, n'avait jamais vu d'Occidental supporter aussi héroïquement la télégacourant.

Il est bien difficile de dépeindre le pays que nous parcourions, tel qu'il se présente à cette époque de l'année au voyageur forcé de le traverser par une raison impérieuse. Ce sont des plaines faiblement ondulées, d'un ton noirâtre, que jalonnent des piquets destinés à marquer la route, quand les frimas de l'hiver effacent les chemins, et qui l'été doivent avoir l'air de poteaux télégraphiques sans ouvrage. L'on n'aperçoit à l'horizon que des forêts de bouleaux quelquefois à demi brûlés, que de rares villages perdus dans les terres, et trahis par leurs églises à petites coupes bulbeuses peintes en vert pomme. En ce moment, sur le fond sombre de la boue, que la gelée de la nuit avait fait figer, la neige étalait çà et là de longues bandes pareilles à ces pièces de toile qu'on déroule sur les prairies pour les blanchir à la rosée, ou, si cette comparaison vous semble trop riante, aux galons de fil blanc cousu au noir roussi d'un drap mortuaire de dernière classe. Le pâle jour tamisé à travers l'immense nuage grisâtre qui couvrait tout le ciel se perdait en lueurs diffuses, et ne prêtait aux objets ni lumière ni ombre; rien ne se modelait, et chaque chose semblait dans son contour enluminé d'une simple teinte plate. A cette clarté louche, tout

paraissait sale, gris, délavé, blafard, et le coloriste n'eût pas plus trouvé son compte que le dessinateur, dans ce paysage vague, indéfini, noyé, plutôt morose que mélancolique. Mais ce qui nous consolait et nous empêchait de nous laisser aller à l'ennui, malgré les regrets que nous inspirait Saint-Pétersbourg, c'est que nous avions le nez tourné vers la France. Chaque cahot à travers cette morne campagne nous rapprochait de la patrie, et nous allions voir, après sept mois d'absence, si nos amis parisiens ne nous avaient pas oublié. D'ailleurs l'action d'un voyage pénible soutient, et la satisfaction de triompher des obstacles distrair des petites misères de détail. Quand on a vu beaucoup de pays, on ne compte pas rencontrer à chaque pas des « sites enchanteurs; » on est habitué à ces lacunes de la nature, qui parfois rabâche et sommeille comme les plus grands poètes. Plus d'une fois, on est tenté de dire comme Fantasio, dans la comédie d'Alfred de Musset : « Comme ce soleil couchant est manqué! La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne! Je faisais des paysages comme cela, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres! »

Nous avons dépassé depuis longtemps Ostrov, Regitza et autres bourgs ou villes sur lesquels nous ne fîmes pas, on se l'imagine, des observations bien intimes du haut de notre téléga. Nous y serions restés plus longtemps, que nous ne pourrions que répéter des descriptions déjà faites; car tous ces endroits se ressemblent : ce sont toujours les clôtures de planches, les maisons de bois à doubles fenêtres à travers lesquelles on entrevoit quelque plante exotique, les toits peints en vert, et l'église, avec ses cinq clochetons et son narthex enluminé de quelque peinture sur patron byzantin.

Au milieu de cela se détache la maison de poste, avec sa façade blanche devant laquelle se groupent quelques moujiks en touloupes graisseuses, et quelques enfants à cheveux jaunes. Quant aux femmes, on en rencontre très-rarement.

Le jour baissait et nous ne devions plus être bien loin de Dunabourg. Nous y arrivâmes aux dernières lueurs d'un couchant livide, qui ne donnait pas un aspect bien riant à cette ville peuplée en grande partie de juifs polonais. C'était un de ces ciels comme on s'en figure dans les tableaux qui représentent des pestes, d'un gris blafard plein de teintes morbides et verdâtres, comme celles d'une chair en décomposition. Sous ce ciel, les

maisons noires, imbibées de pluie ou de neiges fondantes, délabrées par l'hiver, ressemblaient à des tas de bois ou d'immondices à moitié submergés dans une inondation de boue. Les rues étaient de véritables torrents de fange. Les eaux du dégel coulaient de toutes parts, cherchant leur pente, jaunes, terreuses, noirâtres, et charriaient avec elles mille débris sans nom. Des marécages de crotte s'épalaient sur les places que tachaient çà et là quelques îlots de neige sale, résistant encore au vent d'ouest. Dans cette immonde purée, qui eût fait chanter un hymne en l'honneur du macadam, les roues tournaient, comme les palettes d'un bateau à vapeur, dans un fleuve limoneux, envoyant des éclaboussures aux murailles et aux rares passants, bottés comme des pêcheurs d'huitres. Nous en avons jusqu'au moyeu. Heureusement, sous ce déluge, le pavage en bois existant toujours, et, quoique déjeté par l'humidité, offrait, à une certaine profondeur, un sol résistant qui nous empêchait de disparaître, nous, nos chevaux et notre voiture, comme dans les *lises* du mont Saint-Michel.

Nos pelisses étaient devenues, sous le rejaillissement, de véritables planisphères célestes, avec de nombreuses constellations de boue, non dé-